

Il y a certains livres qui, dès l'abord, égarent, dirait-on, la pensée et tiennent le jugement en suspens, comme il y a certains tableaux qui, au premier aspect, troublent un peu la vue et font hésiter le regard. Il faut tâtonner longtemps avant d'attraper juste le point d'optique. Ce n'est pas que dans l'exécution ces livres manquent de jet, de simplicité, d'unité; c'est parce qu'ils sollicitent à la fois l'esprit vers divers ordres d'idées qui ne s'allient pas de plein gré et que l'esprit ne peut rapprocher que par un effort sur lui-même. Voilà ce qui frappe dans l'Heptaméron de la reine de Navarre, avant toute discussion sur la valeur littéraire du livre, sur la nature et le choix des sujets, sur la forme des récits, sur les opinions et les controverses que l'auteur y a mêlées, sur les qualités d'écrivain, de narrateur, de bel esprit de conversation qui le distinguent. Je parle, on le voit, de la reine de Navarre comme s'il agissait d'un personnage contemporain; la faute en est un peu à M. Roux de Lincy, qui, en nous donnant la première édition exacte, correcte et complète de l'Heptaméron, en a fait un livre à peu près nouveau.

Fille de Charles d'Orléans et de Louis de Savoie, épouse de Charles, duc d'Alençon, épouse en seconde nocces de Henri d'Albret, comte de Béarn, roi de Navarre, mère de Jeanne d'Albret, aïeule de Henri IV, sœur unique de François 1^{er}, et de plus son amie tendre et dévouée, peut-être sa confidente et sa conseillère, la reine de Navarre sort, aux yeux de la postérité, de la sphère de l'écrivain. On ne sait trop dire de prime-saut si chez elle l'écrivain jette un lustre sur le personnage historique, ou bien, pour me servir d'une expression familière, si le personnage historique «a déteint» sur l'écrivain. La gloire littéraire ne perd-elle pas un peu de sa pureté en se mélangeant d'un autre éclat? Est-ce bien un conteur, un moraliste ordinaire qu'on écoute et qu'on juge? N'est-ce pas une reine? n'est-ce pas aux retentissemens d'un siècle, n'est-ce pas aux échos lointains d'une cour brillante, lettrée, dévote, raffinée, qu'on prête l'oreille? L'écrivain ne vient-il pas après coup et comme par réflexion? Voilà ce qu'on se demande.

A considérer l'Heptaméron comme un miroir fidèle de l'esprit du temps, surtout comme une représentation exacte de l'esprit de conversation, qui si souvent en France a influé sur la littérature, – ce qui n'implique nullement que la littérature n'ait réagi à certains momens sur l'esprit de conversation, – il semble que c'est prendre ce livre sous son point de vue le plus intéressant, le plus instructif et le plus curieux, sous le point de vue le plus littéraire même, dans la large acception du mot. C'est l'esprit de société français, avec ses élégances, ses raffinemens, ses incroyables licences de langage, sa naïveté poussée parfois jusqu'au cynisme. C'est dans l'Heptaméron que se résument les discussions de l'époque sur tous les sujets, sur la religion, l'amour, les devoirs des amans, la fidélité conjugale, la dissimulation et la ruse des femmes, les passions moins délicates des hommes. C'est là que la soumission absolue aux croyances établies, définies dogmatiquement, semble néanmoins n'apporter que de légères entraves à l'esprit d'examen et à l'esprit de tolérance; c'est là que toutes les subtilités de la passion se jouent à travers toutes les subtilités de la scolastique; c'est là que, à force de compromis ingénieux entre les penchans du cœur les plus irrésistibles et les lois

divines les plus sévères, on s'efforce de maintenir en équilibre les droits de la nature, les droits de la morale et le respect dû aux convenances sociales, et même à la tyrannie de l'étiquette. Mais là encore l'écrivain est absorbé par la reine. Marguerite, si bien faite pour donner le ton aux salons de la cour, est à la remorque de son époque.

Envisagé uniquement comme livre, abstraction faite du nom de l'auteur et des diverses circonstances historiques et personnelles qui s'y rattachent, l'Heptaméron peut fournir une lecture «amusante.» J'accepte de la plume de M. Le Roux de Lincy le mot le plus propre à caractériser un plaisir qui récrée l'esprit sans s'en emparer, et lui laisse sa pleine liberté. Je connais quant à moi, des lectures moins amusantes que celle de l'Heptaméron, et qui, à franchement parler, m'attachent et m'intéressent davantage. Il est des récréations qui fatiguent et des travaux qui reposent.

Ce que je cherche dans l'Heptaméron, c'est quelque révélation individuelle, quelque chose qui trahisse, non la reine, non la grande dame qui tient le dé de la conversation à la cour de François I^{er}, et devise si agréablement au milieu des beaux esprits et des courtisans, entre Clément Marot et le connétable de Montmorency, entre Gérard, évêque d'Orléans, et Bonaventure Despériers; ce que je cherche, c'est plus et c'est moins que cela, c'est la femme, la femme de tous les temps et de tous les lieux; c'est une âme qui vive de la vie commune à toutes les âmes. Je cherche en Marguerite ce trait distinctif qui fait oublier la reine, qui caractérise l'écrivain pour le faire oublier à son tour, ce trait qui sera à lui seul la vraie originalité du livre, et qui fera que l'auteur, quel qu'il soit, présentera une physionomie digne d'être étudiée à part, en dehors du cadre de son époque. Dans le conteur je cherche le moraliste, et ce moraliste je crois l'avoir trouvé dans cette alliance singulière, mais sincère et naturelle, de la dévotion et de l'amour, deux cultes qui, dans ce temps-là, se partageaient les âmes d'élite, se pénétraient et se traversaient l'un l'autre, sans impliquer en aucune façon le moindre calcul d'hypocrisie, le moindre semblant de profanation. J'insiste, parce qu'il ne faudrait pas s'y tromper, rien n'est plus éloigné de cet amalgame monstrueux de la volupté sensuelle et des pratiques superstitieuses, dans lequel certaines âmes corrompues et blasées se réfugient comme dernière distraction, et où (c'est Marguerite qui parle) elles «pleurent leurs péchés et rient leur plaisir tout ensemble.»

Qu'est-ce donc que cette alliance? D'un côté, une religion, non à l'état d'instinct et de sentiment vague, mais éclairée, raisonnée, ayant conscience d'elle-même, telle que chez les esprits convaincus elle devait être par le contre-coup de la Réforme; exposant tantôt les principes de la foi avec la lucidité et la fermeté de l'Église elle-même; tantôt appliquant le baume sur des plaies saignantes avec la parfaite intelligence du cœur humain et des ses faiblesses, avec l'onction insinuante des auteurs ascétiques; d'un autre côté l'amour, l'amour, mondain sans doute, mais suivant les traditions de la chevalerie, l'amour épuré, un peu quintessencié, et dont les préceptes, formulés en théorie, simulaient une sorte de jurisprudence. De là naissaient deux ordres de sentiments, l'un qui se dirigeait vers l'être invisible, principe et créateur de toute beauté, et

l'autre qui se portait vers les beautés visibles; deux ordres qui devaient se mêler sans s'altérer, et d'où découlait comme d'une source unique l'ensemble des devoirs, des points d'honneur, des dévouements et des sacrifices auxquels chacun devait consacrer sa vie. Mais si l'élément inférieur venait à prédominer sur l'élément supérieur, si la passion brutale prenait le dessus, la religion alors avait la parole. Cette loi du sacrifice, elle en commandait l'accomplissement pour faire taire les murmures de la chair et dompter les révoltes des sens «encloz en péché»; il fallait les éteindre non dans le sang du pécheur, mais dans le sang du Saveur, et à ce renoncement absolu, à cette immolation entière de soi-même, à l'immolation du Calvaire, la religion promettait des délices inconnues.

Je ne fais autre chose que raconter, qu'analyser, car c'est ici, comme nous allons le voir, le point de vue dominant et comme le foyer qui rayonne à travers tout l'Heptaméron; point de vue sans analogue dans notre littérature, si ce n'est, au pôle opposé peut-être, *Phèdre*, ce type inimitable de la passion abandonnée à ses propres forces et succombant après la lutte la plus terrible qui soit humainement. Mais à cette fatalité contre laquelle Phèdre se débat vainement, à *Vénus tout entière à sa proie attachée*, substituez la religion du Christ, alors Phèdre triomphera. Car Phèdre est aussi partagée entre la «dévotion» et l'amour, dévotion // 3 // païenne, impuissante devant la fatalité. Elle triomphera, parce que la dévotion chrétienne la rendra libre; libre? non pas tout d'un coup, car elle a déjà aliéné sa liberté en devenant esclave de sa passion. Elle sera donc, en un sens contraire, soumise à une autre fatalité; elle sera comme emportée, malgré elle, par cette fatalité divine, jusqu'à ce que, toutes les résistances étant vaincues, sa liberté soit reconquise.

Eh bien, je le dis avec certitude, cette alliance de l'amour et de la dévotion n'est pas une de ces nuances fugitives que l'on ne découvre dans le cœur humain qu'à certaines époques et dans certains milieux: elle est plus ou moins au fond de tous les cœurs. Aujourd'hui même il est une foule d'âmes profondes, aimantes, saines; j'entends par ce mot celles que le vent des passions a pu troubler sans les corrompre, a pu humilier et courber sans les dessécher ni les flétrir; il est une foule d'âmes, dis-je, qui savent que cette alliance n'est point une chimère. Si elles ne s'en vantent pas, c'est que nous avons derrière nous des époques où les soupçons d'hypocrisie se sont montrés bien prompts, où, d'autre part, les susceptibilités de la pudeur se sont montrées bien farouches.

Mais pourtant quoi de plus concevable qu'un amour craintif ou averti secrètement de sa propre fragilité cherche un appui en haut? Cela ne se voit-il pas jusque dans les amourettes les plus vulgaires, même les moins innocentes, pourvu qu'il y ait au fond un sentiment vrai? Tous les amans prient, souvent mal, mais enfin ils prient. Celui qui ne sait pas prier ne sait pas aimer. M^{me} de Staël a développé quelque part une théorie de la «superstition dans l'amour.» Eh bien! puisqu'il y a une superstition dans l'amour, pourquoi pas une dévotion? Quoi d'étonnant à ce qu'un cœur épris et par cela seul porté à la tendresse s'ouvre aux émotions religieuses? Quoi d'étonnant à ce qu'un cœur que la religion a touché s'ouvre à un pur et chaste amour? Vous souvient-il d'une lettre charmante de M^{me} de

Sévigné (elle est du 1^{er} septembre 1680), dans laquelle la mère s'entretient avec la fille de la passion de M. de B..... pour M^{me} de C.....?

«Il est mon idée sur la perfection de l'amour; car enfin B... a mis Dieu de cette confiance... Vous me direz que le corps n'y a point de part. Ah! je le crois; mais il n'est question que du cœur, et le sien est entièrement occupé. Vous me direz encore que je fais le procès à bien d'autres, je l'avoue; mais ils sont au moins persuadés de leurs égarements, et lui, *il se baigne dans la confiance.*»

M^{me} de Sévigné, on le voit, plaisante de cet amour, elle en caquette avec sa fille; mais au fond de ce caquet purement badin, on sent le respect pour la sincérité de cette passion.

Un illustre écrivain qui nous a raconté l'année dernière la belle et touchante histoire d'une noble dame anglaise, lady Russell, a pénétré ces mystères du cœur avec cette touche mâle et tout à la fois empreinte d'une tendresse religieuse et grave que nous avons tant admirée dans l'opuscule: *de l'Amour dans le mariage.*

«La passion, dit magnifiquement M. Guizot, la passion se déployant en harmonie avec la conscience et inondant l'âme de joie sans altérer sa beauté ni sa paix, c'est le plein essor de notre nature, la satisfaction de nos aspirations à la fois les plus humaines et les plus divines; c'est le Paradis reconquis.»

Puis il nous montre, dans lady Russell, «avec quelle rare mesure et quelle belle harmonie se conciliaient les sentimens chrétiens et les sentimens humains, la piété et l'amour.»

J'ai besoin de m'abriter sous les noms que je viens d'invoquer, car, ce que je redoute en ce moment, ce n'est pas la raillerie légère de M^{me} de Sévigné qui n'effleure que les surfaces, mais ce rire tristement moqueur qui s'attaque aux sentimens les plus saints, qui en arrête l'expansion sur les lèvres les plus sincères qui va jusqu'à le tuer dans les cœurs les plus simples.

«Notre temps, dit encore M. Guizot, est atteint d'un mal déplorable: il ne croit à la passion qu'accompagnée de dérèglement.» Et quand on lui parle d'une passion pure, il ricane affreusement. C'est là la plaie, ou plutôt c'est le «tic» incurable de tous ceux qui ne croient plus, qui nient toute foi, toute religion, l'amour, la chasteté, la pudeur, le désintéressement, le renoncement, le repentir, et qui sont condamnés à se railler perpétuellement de ce qu'ils sont incapables de sentir; tic qui gagne jusqu'à ceux qui ont su se préserver, tant nous sommes prêtes en ce monde à nous courber devant cette haute puissance qu'on nomme la peur du ridicule!

C'est dans les Pyrénées, au mois de septembre, dans la saison des eaux, que de rencontrent les divers personnages dont les récits vont former l'Heptaméron. Sous le nom de la dame «Oisille», «verve de longue

expérience», la reine Marguerite a représenté sa mère, Louise de Savoie; effectivement le nom d'*Oisille* est presque l'anagramme de celui de Louise. Il est probable que Marguerite a voulu justifier la longueur de ses propres discours en se donnant à elle-même le nom de Parlemente; et quant à ses deux époux, Charles, duc d'Alençon, et le roi de Navarre, elle les a dépeints sous les traits de deux gentilshommes, Hircan et Symoutant. Pour ce qui est des autres interlocuteurs, les suppositions qu'on peut faire à leur sujet sont plus contestables. Nous nous contenterons de les nommer: ce sont les dames Longarine, Ennasuite et Nomerfide; les gentilshommes Geburon, Dagoucin et Saffredent.

Par suite de «pluyes si merveilleuses et si grandes qu'il sembloyt que Dieu eut oblyé la promesse qu'il avoit faicte à Noé de ne destruire plus les monde par eaue (1)», nos divers personnages, arrivés de différens points des Pyrénées, se trouvent réunis à Notre-Dame-de-Serrance. Là, que faire? Quoi moyen d'employer le temps en attendant que les chemins inondés redeviennent praticables, et que chacun puisse retourner chez soi? Fort en peine de résoudre cette question, la société tout entière se groupe autour de la personne la plus vénérable, «l'antienne dame Oisille», et la prie d'ouvrir la première un avis:

«Mes enfans, répond-elle, vous me demandez une chose que je trouve fort difficile de vous enseigner, ung passetemps qui vous puisse delivrer de vos ennuicts; car aiant cherché le remede, toute ma vye, n'en ay jamais trouve que ung, qui est la lecture des saintes lectres, en laquelle se trouve la vraie et parfaite joie de l'esperit, dont procede le repos et la santé du corps. Et si vous me demandez quelle recepte me tient si joyeuse et si saine sur ma vieillesse, c'est que incontinent que je suis levée, je prends la Sainte-Escripture et la lys; et en voiant et contemplant la bonté de Dieu, qui pour nous a envoié son fils en terre annoncer ceste sainte parolle et bonne nouvelle par laquelle il remect remission de tous pechez, satisfaction de toutes debtes, par le don qu'il nous fait de son amour, passion et merites; cette consideration me donne tant de joye, que je prends mon psaultier, et le plus humblement qu'il m'est possible chante de cueur et prononce de bouche les beaulx psealmes et cantiques que le Saint Esperit a composé au cueur de David et des aultres auteurs. Et ce contantement là que je en ay me fait tant de bien, que tous les maulx qui le jour me peuvent advenir me semblent estre benedictions, veu que j'ay en mon cueur par foy celluy qui les a portez pour moy. Pareillement avant souper je me retire pour donner pasture à mon ame de quelque leçon: et puis au soir faitz une recollection de tout ce que j'ay fait la journée passée pour demander pardon de mes faultes, le remercier de ses graces; et en son amour, craincte et paix, prends mon repos asseuré de tous maulx. Parquoy, mes enfans, voyla le passetemps auquel me suis arresté longtemps a, après avoir cherché en tous aultres, et non trouvé contentement de mon esperit. Il me semble que si tous les matins vous voulez donner une heure à la lecture, et puis durant la messe faire voz devotes oraisons, vous trouverez en ce desert la beaulté qui peut estre en toutes les villes; car qui congnoist Dieu veoit toutes choses belles en luy, et

(1) *Prologue*, page 2 du tome 1^{er}.

sans luy tout laid; parquoy, je vous prie, recevez mon conseil si vous voulez vivre joyeusement. (2)»

Cette allocution montre, ce me semble, tout d'abord la place que les enseignemens religieux vont occuper dans le livre, et le ton sur lequel ils seront pris. Les paroles de la dame Oisille sont sans doute fort édifiantes; mais le moyen de récréation proposé par elle semble à tous un peu austère. Sur cela, dame Parlamente propose à la compagnie de se ressembler tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, dans un pré, le long de la rivière de Gave, «où les arbres sont si foieilles le soleil ne sçauroit percer l'ombre ni eschauffer la freshceur; là, poursuit-elle, assiz à nos aises, dira chacun quelque histoire qu'il aura veue ou bien oy dire à quelque homme digne de foy. Au bout de dix jours, aurons parachevé la centaine (3).» De cette manière on aura trouvé ainsi que l'observe Hircan, «pour après dîner jusques aux vespres», quelque passe-temps «qui ne soit dommageable à l'âme», mais «soit plaisant au corps.» Et tout le monde se range à l'avis de dame Parlamente.

Je n'analyse pas l'Heptaméron; je veux seulement arriver pas à pas à l'ordre d'idées ci-dessus indiqué et le faire ressortir par quelques exemples saillans.

Celui que j'emprunte à la quatrième nouvelle racontée par Ennasuite est d'autant plus piquant que la reine de Navarre s'y met elle-même en scène sous les traits d'une dame de la meilleure maison de Flandres, ainsi que l'amiral de Bonnivet, si renommé pour ses galanteries. Seulement Marguerite a soin d'entremêler à son récit quelques circonstances de nature à écarter les applications qui pourraient être faites à sa personne. Pour ce qui est de l'amiral de Bonnivet, un passage de Brantôme, qu'il est impossible de citer ici, ne permet pas de douter que ce ne soit lui dont il est question. En résumé, la dame de la meilleure maison de Flandres, veuve pour la seconde fois, et par conséquent libre (Marguerite n'était veuve que de son premier mari; mais elle veut ainsi atténuer la criminelle tentative de l'amiral, et peut-être veut-elle aussi décocher une petite épigramme à l'adresse du roi de Navarre dont la fidélité était fort douteuse), avait fait une telle impression sur un jeune gentilhomme dont le maître était le propre frère de la dame, que le gentilhomme eut la hardiesse de lui déclarer sa passion.

Mais avant trouvé «en elle response contraire à sa contenance», il conçut le projet hardi d'arriver à ses fins par la ruse et la force. La dame «résista fort bien», si bien que le gentilhomme en fut pour sa courte honte. Et toutefois elle ne pouvait se défendre d'un sentiment tendre pour lui et lui faisait «bonne et privée chère.» Dans son courroux, elle voulait faire un éclat; mais elle en fut dissuadée par sa dame d'honneur, qui lui donna à ce sujet les conseils les plus sages. Après avoir fait valoir les raisons

(2) *Ibid.*, Prologue, pages 13-15.

(3) Prologue, page 18. On sait que le *Décameron* de la reine Marguerite ne fut pas terminé. La mort la surprit tandis qu'elle venait d'achever la soixante-douzième nouvelle. L'ouvrage a dû prendre le titre d'*Heptaméron*.

humaines, celle-ci, en étant venue aux considérations religieuses, se garde bien de dire à sa maîtresse de se glorifier; au contraire. Voici son langage:

«Ma dame, puisqu'il vous plaist recevoir mon conseil, voyant l'affectation dont il procedde, me semble que vous devez en vostre cueur avoir joye d'avoir veu que le plus beau et le plus honneste gentil homme que j'aye veu en ma vie n'a sceu, par amour ne par force, vous mectre hors du chemyn de vraie honnesteté. Et en cela, ma dame, devez vous humilier devant Dieu, recongnoistre que ce n'a pas esté par vostre vertu; car maintes femmes ayans mené vie plus austère que vous ont esté humiliées, par hommes moins dignes d'estre aymez que luy. Et devez plus que jamais craindre de recevoir propos d'amityé, pour ce qu'il y en a assez qui sont tombez la seconde fois aux dangiers qu'elles ont évité la première..... Et me semble, ma dame, que vous ne debvez à lui ne à aultre faire semblant du cas qui vous est advenu; et encores qu'il en voulust dire quelque chose, faindrez du tout de ne l'entendre, pour éviter deux dangiers, l'un de la vaine gloire de la victoire que vous en avez eue, l'autre de prendre plaisir en remantevant choses qui sont si plaisantes à la chair, que les plus chastes ont bien à faire à se garder d'en sentir quelques estincelles..... Et Dieu vous doint grace, ma dame, de continuer l'honnesteté qu'il a mise en votre cueur; et congsoissant que tout bien vient de luy, vous aymiez et serviez mieulx que vous n'avez accoustumé (4).»

Rien de plus conforme que ce discours à la pure doctrine du christianisme, suivant laquelle nous ne devons pas tirer une vaine gloire de nos bonnes actions ni les attribuer à notre mérite, mais en reporter l'honneur à Dieu seul et nous humilier devant lui.

Je passe sur bien des nouvelles et des prologues où reparaît la même donnée chrétienne, et je viens à la nouvelle soixante-dixième, septième journée, où la reine de Navarre, rajeunissant l'ancien fabliau intitulé la *Châtelaine de Vergy*, nous fait connaître les amours secrètes mais chastes de la dame de Vergier et d'un gentilhomme du duc et de la duchesse de Bourgogne. Cette duchesse s'étant éprise d'une folle et criminelle passion pour le gentilhomme, et ses avances n'ayant abouti qu'à un refus humiliant, poussée par le dépit et la vengeance, elle le dénonce à son mari comme ayant voulu outrager elle et lui tout à la fois:

..... *Manet alta mente repostum
Judicium Paridis spretæqus injuria formæ.*

Le duc, ébranlé mais ne s'en rapportant pas tout à fait aux assertions de sa femme, met le gentilhomme en demeure de se justifier. Ce dernier proteste de son innocence; mais il est tellement en butte aux soupçons sans cesse renaissans que la duchesse entretient dans l'esprit de son maître, qu'il finit par avouer au duc son commerce si pur et si discret avec la dame de Vergier. De son côté, la duchesse, mue par la jalousie, arrache à la faiblesse de son mari le secret des deux amans, et ne craint pas de le dévoiler en pleine cour, la dame de Vergier étant présente. L'infortunée expire de

(4) *Heptaméron*, tome 1^{er}, pages 58-60.

honte; de son côté, le gentilhomme, pour se punir d'avoir divulgué cet amour d'autant plus doux qu'il était plus caché, se tue de désespoir; à son tour le duc tue sa femme pour lui faire expier son hypocrisie et sa perfidie.

Ce qu'il y a à dire de cette histoire, c'est qu'elle est fort tragique; aussi figure-t-elle dans le *Recueil de Barbazan*, dans les fabliaux de Legrand d'Aussy, dans le conteur italien Bandello, où Belleforest l'a prise. Mais il faut voir les sentimens que la reine de Navarre fait exprimer à la dame de Vergier au moment de rendre l'âme. Ceci appartient en propre à l'auteur:

«Hélas! ma pauvre ame, qui par trop avoir adoré la creature avez oblyé le Createur, il fault retourner entre les mains de celluy duquel l'amour vaine vous avoyt ravie. Prenez confiance, mon ame, de le trouver meilleur pere que vous n'avez trouvé amy celluy pour lequel l'avez souyent oblyé. O mon Dieu, mon Créateur, qui estes le vrai et parfait amour, par la grace duquel l'amour que j'ay porté à mon amy n'a esté tachée de nul vice, sinon de trop aimer, je suplye vostre miséricorde de recevoir l'ame et l'esperit de celle qui se repent avoir failli à vostre premier et très juste commandement; et par le merite de celluy duquel l'amour est incomprehensible, excuzez la faulte que trop d'amour m'a fait faire; car, en vous seul j'ay une parfaite confiance.....»

Ne vous semble-t-il pas entendre saint François de Sales dire:

«Or sus, mon pauvre cœur, nous voila tombez dans la fosse laquelle nous avons tant résolu d'eschapper. Ah! relevons-nous et quittons-la pour jamais. Reclamons la miséricorde de Dieu....et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage, soyons meshui sur nos gardes. Dieu nous aidera, nous ferons prou (5).»

Ou bien encore:

«O ma belle ame.... vous pouvez pretendre à l'éternité, pourquoi vous amusez-vous aux momens?..... O mon ame! tu es capable de Dieu; malheur à toy, si tu te contentes de moins que de Dieu! (6)»

Je reviens à la dernière citation de Marguerite. Otez la circonstance de la mort de la dame, qui n'est là que pour l'effet, car on ne meurt pas ainsi d'amour en un clin d'œil, que reste-t-il? Une âme qui, dans la plénitude de la passion, s'immole elle-même résolument pour satisfaire à la justice de Dieu qu'elle a offensé en préférant la créature au Créateur. Et remarquez qu'il ne s'agit pas ici de la lassitude des sens, de cette indifférence et de cette satiété qui s'emparent d'une âme lorsque, après avoir épuisé toutes les jouissances, elle n'est parvenue qu'à faire en elle le vide. Il s'agit de cet état, au contraire, où l'âme, non dégoûtée, non blasée, encore tout éprise d'un objet terrestre, se débat contre le néant de cet objet, et, selon une belle expression, tente vainement de lui faire produire Dieu.

(5) *Introduction à la vie dévote*, III^e partie, chapitre IX, pages 289-290. 3^e édition. Lyon, Pierre Rigaud, 1610.

(6) *Ibid.*, V^e partie, chap. X, page 636.

Que fait-elle alors? Du milieu de cette lutte terrible, l'âme blessée, meurtrie, mais non vaincue, par un dernier et suprême effort et comme d'un bond surhumain, s'élance vers Dieu, et ne pouvant arracher de son fond cette passion qui la dévore, elle se plonge avec elle dans le principe de tout amour pour y retrouver l'être.

Telle est l'idée chrétienne jetée à travers l'Heptaméron. L'Heptaméron en est-il un livre plus édifiant pour cela? Que ceux qui l'ont lu veuillent bien répondre.

Faut-il condamner l'Heptaméron comme livre immoral? Faut-il l'interdire comme livre licencieux? Ces deux questions, distinctes l'une de l'autre, sont posées en passant par M. Le Roux de Lincy, et ce n'est pas sans un certain embarras qu'il se prononce pour une sentence trop indulgente.

J'examinerai ces deux questions dans un prochain article.

JOURNAL DES DÉBATS, 13 février 1856, pp. 2-3.

Journal Title: JOURNAL DES DÉBATS
Journal Subtitle: None
Day of Week: mercredi
Calendar Date: 13 FÉVRIER 1856
Printed Date Correct: Yes
Pagination: 2 à 3
Title of Article: VARIÉTÉS.
Subtitle of Article: *L'Heptaméron des Nouvelles de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Nouvelle édition publiée sur les manuscrits, par M. Le Roux de Lincy. (premier article).*
Signature: J. D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: Voir le *Journal des Débats*, 28 février 1856, pp. 2-3.